

pria beaucoup, on ne pleura pas ; on n'est pas jaloux. Chacun son tour, il faut bien qu'il y en ait qui arrivent premiers dans la maison où Ignace les attend.

Après la distribution des prix, les élèves qui ne devaient plus revenir chantèrent le chant des adieux. Tous pleuraient ; car ils ne quittaient pas des pions payés à l'heure et à la course, ils quittaient des maîtres bien-aimés qui leur ont continué, à travers la vie, le dévouement, la fidèle amitié prodiguée par eux aux jours de l'enfance.

On me fit l'honneur de me demander quelques paroles. Au sein du parlement, devant l'aréopage de tout ce que mon pays compte d'illustrations, je n'ai jamais éprouvé d'émotion aussi vive. C'est que, pèlerin catholique, sans mandat comme sans mission, je me trouvais sur une terre qui n'était pas celle de ma patrie, et qui, par sa faveur et le zèle de sa charité catholique, me rappelait que ma bien-aimée Angleterre était encore bien loin de la vérité. Mon Irlande catholique était alors persécutée, et à peine si trois de ses enfants étaient là devant moi, les élus de la plus noble, de la plus sainte instruction.

Je ne fatiguerai pas mes lecteurs en reproduisant *in extenso* mon allocution : voici mes dernières paroles. Le journal *The Tablet* a cru devoir les reproduire. Je copie sur ses colonnes :

— " Et vous, maîtres illustres, au nom des catholiques de la Grande-Bretagne, permettez-moi de vous adresser les remerciements de ma conscience et de mon âme. Ce n'est pas un Irlandais qui parle, c'est un Anglais ; je ne sépare pas le bras droit d'Erin de sa tête et de son cœur. Je vois avec tristesse et joie plusieurs de mes compatriotes réunis autour de vous : avec tristesse, parce qu'ils sont peu nombreux ; avec joie, parce qu'ils reviendront parmi nous nourris de cette manne sainte de l'instruction catholique dont vous êtes de par le monde les plus autorisés dépositaires. Vous êtes exilés ; ce n'est pas pour longtemps. La conscience catholique indignée passe des murmures à la révolte. De grandes voix se font entendre, de grands combattants se lèvent. Avec les O'Connell, les Montalembert et tant d'autres, la liberté religieuse est revendiquée. L'heure de la liberté va sonner : elle annoncera celle de la régénération de la jeunesse catholique, car vous en êtes les gardiens héréditaires et naturels. On entendra un cri de joie dans toutes les familles.

" Et ce ne seront pas seulement les parents chrétiens qui seront dans l'allégresse, mais l'Europe conservatrice tout entière. Vous serez plus nombreux pour la haute lutte. Vous continuerez ce siège visible et invisible que vous avez commencé contre la Révolution. Vous serez la société secrète de Dieu, de la foi, de la famille, de la société, contre les sociétés secrètes dont la trame criminelle s'étend sur toute l'Europe. On vous accuse de vous insinuer partout, comme si vous n'aviez pas, de par Dieu, le droit, le devoir de faire pénétrer en tous lieux la vérité. On vous accuse de conspirer contre les États parce que vous combattez la Révolution : mais n'êtes-vous pas citoyens, électeurs ? Est-ce que Dieu se désintéresse des affaires de ce monde ? L'avenir est plein de menaces : c'est l'avenir qui sourit à vos courages.

" Le Pontife romain, dont vous êtes les invisibles satellites, a pu mesurer à la grandeur de ses bienfaits l'ingratitude humaine. Continuez à veiller sur ces enfants. Qui sait si la papauté et la religion n'auront pas besoin d'eux dans des jours très-rapprochés ? Je

" redirai en Angleterre ce que j'ai vu. Puissent mes faibles paroles puiser dans mon respect et mon admiration l'éloquence nécessaire pour parler des résultats obtenus par le talent, uni au dévouement paternel et à la plus haute piété ! "

J'avais prophétisé ; Les jésuites sont rentrés en France ; ils ont ouvert leurs collèges ; ils ont enseigné à la face d'un public hostile, sous l'œil d'une police défiant, d'un journalisme haineux : on n'a pu rien leur reprocher, que leurs triomphes annuels dans les personnes des élèves leurs lauréats. La France catholique a pu donner à ses enfants une instruction à sa guise. La France est-elle plus malade ? Les élèves des jésuites ont-ils déserté le service de la patrie ? Une émulation glorieuse et utile n'a-t-elle pas, au contraire, donné un nouvel élan au professorat respectable de l'Université ? La liberté n'est-elle pas le patrimoine héréditaire de tous ? Et maintenant que l'histoire a parlé sur les malheurs du dernier règne, les élèves des jésuites combattaient-ils un combat anti-français contre l'unité italienne, sœur de l'unité allemande ?

L'éclatante réponse que les faits adressent aux ennemis des jésuites ne les réduiront pas au silence, je le sais : les esprits honnêtes sauront à quoi s'en tenir.

Remarquez bien ceci : c'est toujours aux faibles que la révolution s'attaque. La révolution est infâme, donc elle est lâche. Des petites sœurs, des frères ignorants, d'humbles prêtres : voilà ses adversaires de prédilection, Elle crie " Au feu ! " alors.

Après tout, elle s'y connaît en matière d'incendie, elle qui a brûlé Paris. Mais les forts, les puissants, c'est autre chose. Le grand danger social, c'est le jésuite. Certes, personne ne respecte plus que moi le droit de propriété. Il est sacré, même chez les juifs du moyen-âge, malgré les horribles trafics d'usure qu'ils entreprenaient. Il n'en est pas moins vrai que, danger pour danger, si la puissance spirituelle d'un institut religieux est un péril pour un Etat, l'exorbitante richesse d'une famille de particuliers est une menace autrement terrible. Je suppose qu'un banquier vienne à posséder vingt milliards, trois milliards de plus que le revenu de toute la France. Je suppose qu'un homme d'ambition et de génie survienne dans la famille de ce banquier : qui l'empêchera de jeter dans la balance politique de l'Europe le poids de ses milliards ? Je ne veux nommer personne, mais au congrès de Vérone un banquier juif offrit d'acheter Jérusalem.

Mais soyez tranquilles, riches et puissants, la révolution ne vous coupera la tête qu'à bon escient, quand elle sera maîtresse. En temps de gendarmes et de policemen, c'est aux jésuites qu'elle en veut ; ce sont eux qu'elle outrage : ils sont pauvres, aujourd'hui, comme au temps où le duc de Saint-Simon leur faisait l'aumône, ils sont miséricordieux, ils ne feront pas passer en police correctionnelle leurs insulteurs.

LORD ONE.

NAISSANCES.

Le 7 du courant, à Villa-Mentana, M. le Chevalier Alf. LaRocque est devenu père d'une fille.

Le 7 du mois dernier, M. Henri Desjardins, D. M., ancien Zouave Pontifical et assistant-chirurgien-major de l'armée pontificale, est devenu père d'une fille.